

Les magnificences de l'Opéra exigent tant de soins, tant de dépenses, et réclament, pour les pièces nouvelles, de si longues études, un emploi de temps si considérable, que la chute d'un ouvrage entraînerait la ruine du théâtre. Aussi tout est-il arrangé d'avance pour n'avoir que des succès: le véritable public n'est point admis aux premières représentations, puisque les bureaux où se vendent les billets d'entrée ne sont pas ouverts; la majorité du parterre se compose de gens payés pour applaudir et pour imposer silence à la minorité qui s'aviserait de vouloir essayer quelques signes d'opposition.

Nous sommes bien aises de faire ces observations à l'occasion du nouvel opéra; ici elles ne sauraient avoir aucune fâcheuse application; l'appui des salariés du lustre et des courtisans du balcon était superflus; depuis que tout le monde peut acheter le droit d'entrée, la foule n'a point cessé d'abonder à *Guillaume Tell*.

Dans un premier article, nous avons franchement exprimé notre opinion sur le poème de MM. Jouy et Bis; il y a dans ce poème plus de poésie, plus de nobles et vigoureuses pensées qu'on n'en peut rencontrer dans vingt productions notables du même genre; mais les besoins, les exigences du compositeur, ont nécessité les hors-d'œuvres dramatiques que nous avons signalés. Nous avons particulièrement insisté sur l'inutilité de cette princesse dont l'un des conjurés est amoureux, et qui, après le triomphe de la sainte cause de la liberté, se fait républicaine pour s'élever jusqu'à son amant. Si elle était libre, on la comprendrait; l'amour, plus que toute autre passion, peut inspirer d'héroïques résolutions: mais nous savons aujourd'hui mieux que jamais si une princesse autrichienne peut avoir des idées généreuses et libérales. Ce n'est pas là, d'ailleurs, le point essentiel pour une princesse d'opéra! l'importance, c'est que celle qui figure dans *Guillaume Tell* ne sert guère qu'à embarrasser l'action et à nuire au dénouement.

Lorsque nous avons parlé de supprimer cette fameuse princesse, anathème a été lancé contre nous par le divin *maestro* qui lui a prêté les accens de sa lyre enchantée. Ne faut-il pas être un barbare pour supposer la possibilité d'une vaste composition musicale sans une *voix blanche*? Eh! qui a prétendu cela? qui ne sait, sans avoir suivi les leçons du Conservatoire, qu'une voix de *soprano* est indispensable aux accords de l'harmonie, aux charmes de la mélodie? Aussi avons-nous parlé seulement de la suppression du personnage de M^{me} Cinti-Damoreau. Quant à la partie musicale de son rôle, serait-il si difficile de le faire chanter par le fils de Guillaume, représenté par M^{me} Dabadie? Si la *voix blanche* de M^{me} Damoreau [Cinti-Damoreau] convient mieux que celle de M^{me} Dabadie, pourquoi ne substituerait-t-on pas l'une à l'autre? Il faudrait changer les paroles! MM. Jouy et Bis ne seraient pas en peine pour cela; ils ont été condamnés à bien d'autres changemens. On dira: Mais comment des airs tendres, composés pour un amant et sa maîtresse, pourraient-ils être placés dans la bouche d'un enfant et d'un conspirateur? Il appartient à Rossini, moins qu'à tout autre, de se retrancher derrière un pareil raisonnement; mieux que personne, il sait qu'en changeant le mouvement, la mesure, on peut changer à volonté l'expression d'un air; avec les mêmes

notes, il est aisé de chanter dans un cabaret et dans une église; l'air d'*I tenti [tanti] palpiti* a été transformé en contredanse; la colère d'Achille a été mise en pont-neuf, et on trouve dans le recueil destiné aux missions un cantique de la *Nativité*, sur l'air: *O toi qui n'eût jamais dû naître*.

Déjà, on a fait diverses modifications et plusieurs retranchemens à l'opéra de *Guillaume Tell*; le changement que nous sollicitons couronnerait l'œuvre; il améliorerait sensiblement les paroles, et quoiqu'on en dise, la musique ne peut que gagner à la perfection du poème. Rossini, décoré de la Légion d'Honneur, a présenté sa partition au Roi, et s'est mis en route pour l'Italie, où il va passer un an sur ses propriétés à Bologne; les représentations de son ouvrage ne tarderont pas à être suspendues pour être reprises cet hiver. Il serait digne de lui de revoir cette magnifique partition de *Guillaume Tell* pour la reproduire sans tâche et dans toutes ses perfections; il ne lui faudrait pas quinze jours de travail pour en faire son chef-d'œuvre.

Mais Rossini va être étourdi des nouveaux triomphes qui l'attendent dans sa patrie; ils s'y reproduisent depuis deux ans comme aux plus beaux jours de sa première jeunesse.

Adolphe Nourrit, le meilleur de tous les chanteurs actuels, Levasseur, Dabadie et sa femme, et M^{me} Cinti-Damoreau forment un choix de talens qu'on ne trouve plus qu'à Paris.

Quant aux orchestres, l'excellence de celui de notre opéra n'est contestée par personne; et personne non plus, lorsqu'on a vu beaucoup de théâtres étrangers, ne met en doute la supériorité de l'Académie Royale de musique dans les décorations, dans les costumes et la pompe du spectacle. On ne va plus chercher toutes ces perfections en Italie; c'est chez nous qu'il faut venir pour les trouver.

La médiocrité des artistes lyriques qui se fait remarquer sur les théâtres d'Italie les a plongés dans un abandon qui rend les entreprises très difficiles à soutenir; elle commence à diriger le goût des Italiens vers une autre branche de l'art dramatique. A Naples, la vaste salle de Saint-Charles est presque toujours déserte¹, tandis qu'un théâtre secondaire où l'on joue le drame et la comédie ne désemplit pas. Il en est à peu près ainsi à Florence. Les comédiens qui ne manquent point d'habileté, représentent des pièces originales et plusieurs pièces modernes, traduites du français. Ainsi, tandis qu'en France, on délaisse les spectacles où l'on parle, en Italie, c'est le contraire qui arrive. Il résulte de cette tendance que l'exigence des spectateurs devient plus grande à l'égard des chanteurs; on ne veut pas seulement qu'ils chantent bien, on exige qu'ils soient comédiens. C'est un goût que les Italiens ont emprunté des Français. Ce n'est pas le seul; il en est un autre d'un bien plus grand prix, qui leur est

¹ Ce théâtre espère une heureuse restauration de la rentrée de M^{me} Mainvielle-Fodor, à laquelle le doux climat d'Italie a rendu la santé et peut-être la voix; elle n'a pas encore chanté en public; mais elle s'est fait entendre dans quelques réunions particulières, et tout fait augurer qu'elle ne tardera pas à remonter sur la scène.

également commun avec nous; mais celui-là, il leur est encore interdit de le satisfaire. Un temps plus heureux n'est peut-être pas éloigné pour le riche et suave Italie. Nous ne prétendons pas dire qu'elle ait à souhaiter le renversement de quelque nouveau Gessler [Gesler]; mais il est certain qu'elle accueillerait avec transport un Arnold, un Walter, un Guillaume Tell.

Le héros helvétique doit principalement à la musique la vogue qu'il obtient à l'Opéra; la perfection de l'exécution, qui, maintenant, ne laisse plus rien à désirer, y est aussi pour beaucoup, et le poème y contribue pour sa part. Cependant on remarque que, depuis quinze jours environ, l'affluence des spectateurs est plus considérable encore qu'aux premières représentations, et que l'effet produit par la pièce semble s'accroître tous les jours. Aurait-on quelque motif nouveau de courir à un spectacle qui retrace les plus beaux souvenirs, qui réveille les plus nobles sentimens, et qui montre comment un peuple opprimé, comment une nation accablée sous le poids de la plus odieuse tyrannie, sait briser le joug du despotisme pour reconquérir l'indépendance et la liberté?

LE CONSTITUTIONNEL, 25 août 1829, p. 3.

Journal Title:	LE CONSTITUTIONNEL
Journal Subtitle:	JOURNAL DU COMMERCE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
Day of Week:	Tuesday
Calendar Date:	25 AOUT 1829
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°237
Year:	1829
Series:	None
Pagination:	3
Issue:	Mardi 25 Août 1829
Title of Article:	SPECTACLES
Subtitle of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. <i>Guillaume Tell</i>
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None